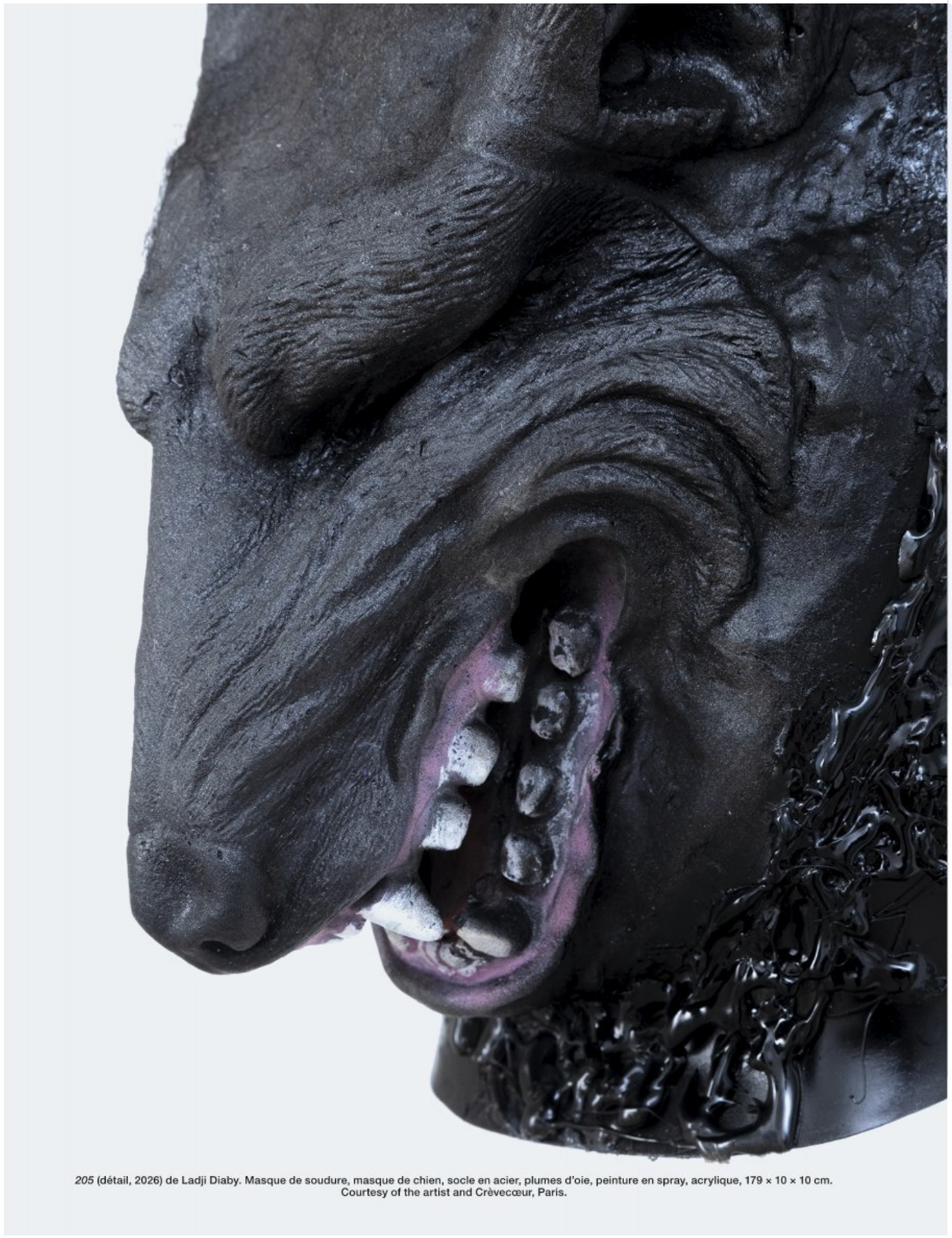
Ladji Diaby,
Ingrid Luquet-Gad, Numéro Art 19, October 17, 2026



205 (détail, 2026) de Ladji Diaby. Masque de soudure, masque de chien, socle en acier, plumes d'oie, peinture en spray, acrylique, 179 × 10 × 10 cm.
Courtesy of the artist and Crèvecœur, Paris.

Crèvecœur

Ladji Diaby



Texte
Ingrid Luquet-Gad

Photos
Rebekka Deubner

Stylisme
Laëtitia Leporcq

© Laurent Edeline

Ladji Diaby porte une veste, une chemise et un pantalon Hermès.

Coiffure : Ryoji Imaizumi chez B-Agency. Maquillage : Nafik Bouchareb.
Assistant photographe : Constantin Schlachter. Assistante styliste : Tina Pierre. Retouche : LSD.



© Laurent Edeline

Yes I am! (2025) de Ladji Diaby. Impression laser, tournesol artificiel, table sur pied, vase en cristal, eau déminéralisée, 57 × 36 × 36 cm.
Courtesy of the artist and Crèvecœur, Paris.

Crèvecœur

Buds pot (2026) de Ladji Diaby. Armoire de rangement, bocal à bonbons en verre, poings de Hulk, crâne, fleurs artificielles, papier adhésif à motif marbré, dents moulées, bombe aérosol, 108 × 149 × 39 cm.
Courtesy of the artist and Crèvecœur, Paris.

© Laurent Edeline



À peine diplômé des Beaux-Arts de Paris, Ladji Diaby électrise déjà la scène française. Après Lafayette Anticipations au printemps, il expose aujourd'hui à la galerie Crèvecœur. Meubles récupérés, gris-gris et icônes pop : ses assemblages transforment objets ordinaires en autels dédiés à celles et ceux que la société marginalise, où détourner les objets permet de résister aux dominations et d'affirmer sa propre histoire.

Barely graduated from Paris's École des Beaux-Arts, Ladji Diaby has already set the French scene on fire. Following an installation at Lafayette Anticipations this spring, he is now showing at the French capital's Crèvecœur gallery. By assembling old furniture, gris-gris, and pop icons, he transforms everyday objects into altars. Dedicated to those society has marginalized, his installations propose ways of resisting domination and appropriating one's own story.

FR Qu'est-ce qu'une relique ? Pour Ladji Diaby, le statut d'un objet se décide par la croyance qu'on lui accorde. Une relique, c'est donc cela : un attracteur de convictions, et, parfois aussi, un réceptacle de crédulités. Né en 2000, l'artiste franco-malien a été diplômé des Beaux-Arts de Paris avec les félicitations du jury en 2025 et, depuis, tout s'est enchaîné très vite. Dès le printemps dernier, on le retrouvait avec l'exposition *Who's Gonna Save the World ?* à Lafayette Anticipations. Occupant l'intégralité du dernier étage de la fondation parisienne, il avait décidé de prolonger une exploration en cours qui lui tenait à cœur : le statut chargé des objets familiers qui nous entourent et dont la présence finit par nous sembler transparente. Or ces fétiches, issus le plus souvent de la production en masse et standardisée des biens de consommation, racontent néanmoins des histoires sans avoir recours aux mots. Chargés des non-dits de la domination, nos objets du quotidien normalisent les représentations de classe et de "race", tout en accédant par leur réappropriation à l'économie de la débrouille.

Ladji Diaby a donc construit une œuvre encore jeune mais déjà puissante autour de ces fantômes ambigus : la puissance sournoise et sublime que l'on confère aux objets, et la part de rêve d'évasion que l'on projette sur ces "icônes" de pacotille. Lorsque nous nous entretenions avec l'artiste en mars dernier, il était encore en pleine préparation de sa proposition. Il nous glissait alors, à titre de déclaration d'intentions : "*J'ai travaillé sur l'idée de reliques d'un monde intime et, en même temps, de ce qui les dépasse. Mon travail évolue vers un univers global qui intégrerait aussi les chemins de la domination*". C'est en effet au plus près du territoire familier qui le vit naître et grandir, à Ivry-sur-Seine, au sud de Paris, qu'il a commencé son processus de collecte : dans sa maison familiale, dans les rues environnantes et partout où ses pas le mènent. Chez lui, ces artefacts ont toujours été les dépositaires d'histoires sociales et intimes, entrecroisant les contextes de fabrication, de circulation et de leur customisation. Pour ce nouveau volet, il était parti d'une typologie de mobilier que l'on connaît tous·tes : "*Inspirée d'un Orient fantasmé, elle raconte l'histoire d'une colonisation qui, en plus d'être matérielle, manifeste aussi sa puissance de manière esthétique et symbolique*".

Ces biens, produits en série, sont "pris en otage" de ce que le critique d'art américain Hal Foster nommait, dans son ouvrage *Design and Crime* (2002), la "*nouvelle économie du design*". L'artiste était ensuite venu les resingulariser. Par des gestes simples, à son échelle et avec une économie de moyens, il les avait extraits du circuit de la consommation, pour mieux les fractionner et les réassembler. Il avait procédé par greffes, par sampling ou encore par effacement. Ladji Diaby poursuivait : "*Enfant, ma mère modifiait beaucoup de meubles qu'elle achetait.*

EN What is a relic? For Ladji Diaby, an object's status results from the beliefs surrounding it. A relic is just that: a magnet for convictions and, at times, a receptacle for credulity. Born in 2000, the Franco-Malian artist graduated with honours from Paris's École des Beaux-Arts in 2025. And things have moved quickly since. This past spring, he showed *Who's Gonna Save the World?* at Lafayette Anticipations, filling the entire top floor of the Parisian foundation. For his installation, he chose to pursue an ongoing exploration that particularly resonates for him: the loaded status of the familiar objects that surround us, which, due to their constant presence in our lives, can end up seeming rather transparent. Nonetheless, these fetishes, most of which are mass-produced, standardized consumer goods, tell stories through non-verbal means. Imbued with the unspoken realities of domination, our everyday objects normalize representations of class and "race," all the while lending themselves, through reappropriation, to the creative economy of resourcefulness.

Diaby has built a fledgling but powerful body of work around these ambiguous ghosts, exploring the insidious, sublime power we ascribe to objects and the measure of dreamlike escape we project onto these cheap "icons." When he spoke to *Numéro art* last March, he was busy preparing the Lafayette Anticipations show. "I've been working on the idea of relics from the realm of the intimate and, simultaneously, what lies beyond them," he explained. "My work is evolving towards a global realm that will also incorporate the paths of domination." It was in the familiar territory of Ivry-sur-Seine, the south-Paris suburb where he was born and raised, that he began his collecting process: in his family home, in nearby streets, wherever his feet took him. For Diaby, these artefacts have always been the repositories of social and personal narratives in which the circumstances of their production, circulation, and customization intersect. For the Lafayette Anticipations show, he drew on a well-known furniture style, "inspired by a fantasized Orient. It tells the story of a colonization that, as well as being material, manifests its power in an aesthetic and symbolic way."

These mass-produced goods are "hostages" of what American art critic Hal Foster, in his 2002 book *Design and Crime*, described as the "new economy of design." Diaby sets out to resingularize them. Through simple gestures, realized with the means at his disposal, he extracts them from the consumer cycle, fragmenting and reassembling them through a process of grafting, sampling, and erasure. "As a child, I observed my mother, who would often modify the furniture she bought. For example, I've always had a particular fondness for marble-patterned adhesive paper and anything that lets you create your own effects." To transcend the hegemony of "Western monoculture," Diaby's syncretism skilfully blends pop culture, sacred

Ladji Diaby

182



Courtesy of the artist and Crèvecœur, Paris.



J'ai, par exemple, gardé une attention particulière pour le papier autocollant motif marbre et pour toutes les manières de se créer ses propres échos". Pour dépasser l'enracinement de la "monoculture occidentale", le syncrétisme de Ladji Diaby mêle habilement pop culture, traditions sacrées et imaginaires subjectifs intimes et pluriels. On avait déjà auparavant retrouvé le jeune artiste à l'hiver au 69e Salon de Montrouge, où il avait présenté un large lit : celui de ses parents, recouvert de mascottes diverses, connotant l'univers touffu de l'enfance, qu'il était venu emmailloter par une épaisse couche de cellophane. À Lafayette Anticipations, l'une des pièces maîtresses de la proposition était promise à une efficacité symbolique du même ordre : un imposant buffet, couché au sol, est surmonté d'une centaine de coupes issues de compétitions canines. "*Cette accumulation délirante la rend magique*", avait-il alors noté à propos de cet autel tragicomique aux vies ordinaires, dont les monuments ne consacrent pas la mémoire.

Cette rentrée, Ladji Diaby présente une nouvelle exposition et nous fournit l'occasion de renouer avec sa grammaire précise et hantée d'autres vies que la sienne. Avec *Godspeed You Black Emperor* à la galerie Crèvecœur, il prend possession des voûtes bétonnées de l'espace d'art, situé dans le nord-est parisien. La tonalité d'ensemble semble alors changer insensiblement : on croit entrer dans un théâtre, peut-être le lieu sacré d'un culte inconnu, une crypte consacrée aux sans-visage qui constellent nos ruelles de trésors périssables. Ici, les assemblages se font plus intimes : il faut s'approcher pour tenter de déchiffrer les portraits aux murs, rehaussés de cadres de bois ornés de toute une litanie de gris-gris, qui brillent d'un éclat un peu trop intense pour y croire. D'ailleurs, chacun de ces portraits, extirpés de la sphère intime et placés en pleine lumière, se cache et ne se donne jamais tout à fait : on ne perçoit jamais les visages, éblouis par les flashs, les reflets, le délavage du temps et des ans. Ces anonymes qui se cachent ont conscience des rapports de pouvoir asymétriques. Ils·elles ont beau être des dieux et des déesses, des empereur·es noir·es en majesté, ils·elles ont appris les stratégies de camouflage : semblables à cet autel opalescent, aussi rare que l'hybride d'un tigre blanc ailé juché sur un cabinet médical de l'installation *Altar 1*. L'artiste a conçu une exposition dans laquelle la tactique rusée des dominé·es, qu'évoquait déjà le philosophe et historien jésuite Michel de Certeau, éclate au grand jour, constellée de strass et de tournesols en plastique : "*Le quotidien s'invente avec mille manières de braconner*", écrivait l'intellectuel français dans le tome 1 de son œuvre majeure de 1980, *L'Invention du quotidien*. Ce quotidien-là, le nôtre à présent, Ladji Diaby le fait briller avec la fierté rusée qui appartient aux créatures de légende, les tigres blancs, les empereur·es noir·es et tous·tes autres maraudeur·euses célestes.

traditions, and intimate, pluralistic, subjective imaginaries. During the winter before his Lafayette Anticipations show, Diaby exhibited at the 69th Salon de Montrouge, where he showed a large bed – that of his parents'. After filling it with cuddly toys that evoked the plush world of childhood, he swaddled it in a thick layer of cellophane. At Lafayette Anticipations, one of the centrepieces of his display wielded a similar symbolic impact: an imposing sideboard, lying flat on the floor and adorned with over 100 dog-show trophies. "This delirious accumulation renders the piece magical," he said of this tragicomic altar to ordinary lives, those that our civic monuments fail to honour.

This autumn, Diaby is back with a new exhibition that allows us to reconnect with his very particular grammar, haunted by lives other than his own. For *Godspeed You Black Emperor* at Crèvecœur, he has taken possession of the concrete vaults of the northeast-Paris art space. Here, there is an imperceptible shift in tone, as though one were entering a theatre or perhaps the shrine of an unknown cult, a crypt devoted to the faceless beings that constellate our streets with perishable treasures. The installations become more intimate, requiring you to get up close to try to decipher the portraits on the walls, whose wooden frames bristle with a litany of gris-gris that shine with a brilliance almost too intense to be real. However, these portraits, wrested from the realm of intimacy and thrust into the spotlight, refuse to reveal themselves fully – you can never quite make out the faces, bedazzled by flashlight, reflections, and the fading effect of time.

These anonymous figures who dissimulate themselves are conscious of the asymmetrical power dynamics. Though they may be gods and goddesses, majestic Black emperors and empresses, they have learned the strategies of camouflage, like the rare, hybrid winged white tiger that sits atop a medicine cabinet in Diaby's opalescent *Altar 1*. In his exhibition, the cunning tactics of the oppressed, as described by the Jesuit historian and philosopher Michel de Certeau, burst into view, constellated with rhinestones and plastic sunflowers. "Everyday life invents itself through myriad ways of poaching," de Certeau wrote in volume one of his seminal 1980 work, *The Practice of Everyday Life*. Diaby makes the everyday lives he celebrates – our own – shine with the cunning pride of legendary beings: white tigers, Black emperors, and all manner of celestial marauders.

***Godspeed You Black Emperor*, jusqu'au 28 novembre 2026 à la galerie Crèvecœur à Paris XXe.**

Ladji Diaby

© Laurent Edeline



Altar 2 (2026) de Ladji Diaby. Autel bouddhiste, impression jet d'encre, ruban adhésif brillant, 58,5 × 64,5 × 14,5 cm.
Courtesy of the artist and Crèvecœur, Paris.